

Chapitre V

SE LAISSER DÉPOUILLER DE NOTRE PROPRE JUSTICE

Introduction

Nous avons donc essayé de percevoir comment s'offre toujours à nous la possibilité de plonger dans le mystère pascal pour nous laisser saisir et entraîner par le Christ dans le sein du Père. Et, pour cela, vivre les choses dans la lumière de la foi, c'est-à-dire ne pas nous braquer, nous butter, en restant enfermés dans nos jugements propres. La réalité est toujours plus grande que nous ne pouvons la penser, elle a « la Largeur, la Longueur, la Hauteur et la Profondeur » (cf. Ép 3, 18) du mystère du Christ qui l'enveloppe et la traverse. Si Dieu fait tout concourir à ce que nous puissions, par le Christ, pénétrer davantage dans son intimité, il nous faut épouser ce dessein divin dans nos vies. Cela signifie, essentiellement, nous l'avons vu, « fixer nos yeux sur le Christ » (cf. He 12, 2) pour, en toute circonstance, nous laisser « empoigner totalement » (cf. Ph 3, 13) par lui ; le garder présent à notre esprit et à notre cœur dans son mystère pascal pour nous laisser entraîner par lui dans un abandon total au Père. Nous allons essayer de percevoir maintenant **comment cette foi au Christ constitue le cœur de notre vie chrétienne**, le roc sur lequel nous pouvons fonder toute notre existence.

1. Passer de la mort à la vie dans le Christ

« **Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car, hors de moi, vous ne pouvez rien faire** » (cf. Jn 15, 5). Nous pouvons mieux comprendre ici cette parole du Christ. Dans la mesure où nous vivons les choses dans le Christ pour nous enfoncer avec lui et par lui dans le sein du Père comme des tout-petits, nous sommes certes « faibles en lui » dans la reconnaissance de nos péchés et l'acceptation de notre impuissance, mais, dans cette faiblesse même, « la puissance de Dieu » peut et veut « se déployer » (cf. 2 Co 12, 9)¹, si bien que « nous vivons avec lui (le Christ) par la puissance de Dieu » (cf. 2 Co 13, 4). En effet, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts « nous a ressuscités » et nous ressuscitera avec lui dans toutes les vicissitudes et les chutes de nos vies, « moyennant la foi » : « Mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, **alors**

¹ Sainte Thérèse l'a perçu comme le mystère même de l'Amour divin : « Oui, **pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant...** » (Ms B, 3v°).

que nous étions morts par suite de nos fautes, nous a fait vivre dans le Christ – c'est par grâce que vous êtes sauvés ! –, avec lui, Il nous a ressuscités et fait asseoir aux cieux, dans le Christ Jésus. Il a voulu par là démontrer pour les siècles à venir l'extraordinaire richesse de sa grâce, par sa bonté pour nous dans le Christ Jésus, car **c'est bien par grâce que vous êtes sauvés, moyennant la foi**. Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu ; il ne vient pas des œuvres car nul ne doit pouvoir se glorifier » (Ép 2, 4-6).

Autrement dit, c'est dans le Christ que Dieu a voulu manifester sa miséricorde et que « sa grâce surabonde là où le péché abonde » (cf. Rm 5, 20 ; 1 Tm 1, 14). C'est en lui aussi que notre misère peut s'ouvrir à la miséricorde de Dieu : en regardant vers lui comme vers le serpent de bronze (cf. Jn 3, 14-15), nous pouvons nous laisser sauver gratuitement par Dieu, c'est-à-dire passer d'un état d'enfermement et de mort « par suite de nos fautes », à un état d'ouverture et de remise de nous-mêmes à la miséricorde de Dieu. Autrement dit, par la foi au Christ, nous pouvons **passer d'une conscience de notre misère qui nous pousse au désespoir** jusqu'à « mourir dans notre péché » (cf. Jn 8, 21), à **une conscience de notre misère qui nous ouvre à l'amour gratuit** d'un Dieu qui « donne la vie aux morts et appelle le néant à l'existence »² (cf. Rm 4, 17). Le Christ est bien ainsi « notre espérance » (cf. 1 Tm 1, 1), celui qui nous ouvre à l'espérance. Cela est possible parce qu'il a porté sur la Croix le poids de mort de nos fautes, leur poids d'écrasement, de séparation d'avec Dieu, d'avec les autres et d'avec nous-mêmes : « Celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu » (2 Co 5, 21). « Il a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes. Le châtement qui nous rend la paix est sur lui, et dans ses blessures nous trouvons la guérison » (cf. Is 53, 5). **Il a souffert, « cru » et « espéré » pour nous**, à notre place, devenant ainsi « l'initiateur de notre foi » (en la miséricorde de Dieu), celui qui « la mène à la perfection » (cf. He 12, 2).

2. Recourir à la foi pour être justifié au lieu de compter sur les œuvres

« Ce ne sont pas les gens en bonne santé qui ont besoin de médecin, mais les malades ; **je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs** au repentir » (cf. Lc 5, 31-32). Tant que nous ne serons pas pleinement convaincus de notre impuissance radicale, c'est-à-dire essentiellement de notre impuissance à aimer³, notre grande tentation sera – que nous en ayons conscience ou non – de compter sur ce que nous

² Le Christ nous fait passer d'une tristesse qui conduit à la mort à une tristesse qui conduit à la vie. L'âme peut en effet s'enfermer dans une culpabilité et un remords stériles. Ou bien elle ne supporte pas de voir son péché, sa misère, ou bien elle s'ouvre à la miséricorde divine dans un mouvement de confiance qui la sort d'elle-même. « **La tristesse selon Dieu** produit en effet un repentir salutaire que l'on ne regrette pas ; **la tristesse du monde**, elle, produit la mort » (2 Co 7, 10) comme ce fut le cas pour Juda, autant que l'on puisse en juger. C'est par l'humilité que s'opère ce basculement d'une tristesse mortifère à une tristesse salutaire qui ne dure qu'« un moment » (cf. 2 Co 7, 8; He 12, 11). **Le grand secret, c'est l'humilité.**

³ C'est là le plus dur à voir parce que le besoin le plus radical de notre âme, c'est le besoin d'aimer. Ne plus pouvoir aimer, c'est vivre un état d'agonie, d'anéantissement pour notre âme.

pouvons faire au lieu de « recourir à la foi » (cf. Rm 9, 32). À notre insu le plus souvent, nous sommes, en effet, continuellement tentés de nous justifier nous-mêmes⁴, de nous élever, en pensant « être quelque chose » (cf. Ga 6, 3) par ce que nous faisons, au lieu d'accepter de n'« être rien » (cf. 2 Co 12, 11) devant Celui qui veut être « tout en tous » (cf. 1 Co 1, 28). Nous nous aveuglons ainsi « car si quelqu'un estime être quelque chose, alors qu'il n'est rien, il se fait illusion » (Ga 6, 3). **La vérité, c'est que nous ne sommes rien de nous-mêmes**⁵ et que nous « ne pouvons rien de nous-mêmes » (cf. Jn 5, 19 ; 15, 5), mais que Dieu ne demande qu'à nous élever Lui-même jusqu'à la dignité de « fils adoptifs » (cf. P 1, 5), qu'à nous rendre « participants de la nature divine » (cf. 2 P 1, 4).

Pour cela, est absolument nécessaire que nous acceptions de **passer par la foi au Christ** (cf. Jn 14, 6), c'est-à-dire que nous acceptions de nous laisser conduire par lui, par la puissance de son mystère pascal, sur un chemin d'humilité, de confiance et d'abandon, jusqu'à pouvoir nous recevoir tout entiers de cet amour gratuit dont Lui, le Père, nous aime éternellement. Il nous faut méditer sur « le zèle mal éclairé » des Phariséens qui, « méconnaissant la justice de Dieu et cherchant à établir la leur propre, ont refusé de se soumettre à la justice de Dieu » (cf. Rm 10, 2-3) ; ils n'ont pas pu atteindre la justice qu'ils recherchaient parce que, « **au lieu de recourir à la foi**⁶, **ils comptaient sur les œuvres**. Ils ont buté contre la pierre d'achoppement, comme il est écrit : « Voici que je pose une pierre d'achoppement et un rocher qui fait tomber ; mais qui croit en lui ne sera pas confondu » (cf. Rm 9, 32-33). Et nous savons que cette pierre d'achoppement, c'est le Christ (cf. Mt 21, 42 ; 1 P 2, 4-8). **Croire en lui, le suivre, c'est accepter**⁷ **d'avancer sur un chemin de mort à nous-mêmes**, à nos

⁴ Nous sommes tous contaminés, à la base, par ce besoin viscéral de nous prouver à nous-mêmes et aux autres que nous sommes bien comme nous prétendons secrètement pouvoir être. C'est là un rude esclavage qui nous empêche, dans nos relations avec les autres notamment, d'être libres de la liberté des enfants de Dieu. Il faut garder l'espérance qu'il existe une autre manière de vivre que de courir après une justice, une perfection, un idéal de soi, comme si ce n'était pas dans la relation elle-même, dans l'ouverture à l'amour du Père, qu'était la vraie joie. Il est possible de sortir réellement de nous-mêmes pour mettre notre joie dans l'amour même de Dieu, et non pas dans ce que nous pouvons être ou croyons pouvoir être. Et le chemin qui y mène, c'est le Christ, « mort pour nous, afin que nous ne vivions plus pour nous-mêmes » (cf. 2 Co 5, 15).

⁵ C'est là la plus grande vérité que Dieu puisse nous donner de voir sur cette terre comme l'a si bien exprimé saint Thérèse d'Avila : « L'humilité, c'est être dans la vérité ; en voici une fort grande : nous n'avons de nous-mêmes rien de bon, **nous ne sommes que misère et néant** ; quiconque ne comprend pas cela vit dans le mensonge. Plus on le comprend, plus on est agréable à la suprême Vérité, car on vit en elle » (*Le château intérieur*, liv. VI, chap. X). Tous les amis de Dieu sont passés par là et tous ont eu conscience que, dans cette humilité radicale, – « métaphysique » selon l'expression du Père Molinié – était la plus grande grâce comme en a si bien témoigné la petite Thérèse : « ... le Tout-Puissant a fait de grandes choses dans l'âme de l'enfant de sa divine Mère, et **la plus grande, c'est de lui avoir montré sa petitesse, son impuissance** » (Ms C, 3v^o). C'est cette reconnaissance intérieure de notre néant qui laisse toute la place à l'action transformante de l'Amour divin : « ...**plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant...** » (Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, LT 197).

⁶ La foi en Dieu telle que l'a vécue notre père Abraham qui crut, et « cela lui fût compté comme justice » (cf. Rm 4, 22).

⁷ Nous pouvons non seulement accepter, mais **désirer de toutes nos forces mourir à nous-mêmes**, à notre propre gloire comme Thérèse l'a fait bien avant de découvrir la petite voie : « Oh !

secrètes prétentions, à notre justice propre, c'est « devenir enfant » (cf. Jn 1, 12), c'est-à-dire « tout-petit » (cf. Mt 18, 3) avec lui et en lui, jusqu'à cette petitesse suprême qu'est **la reconnaissance de notre néant**⁸. Car « nous avons été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort » (cf. Rm 6, 4), si bien que « notre vieil homme étant crucifié avec lui » (cf. Rm 6, 6), nous « marchons en nouveauté de vie » (cf. Rm 6, 4), « vivants à Dieu (pour Dieu) dans le Christ Jésus » (cf. Rm 6, 11).

Là, il nous faut, comme saint Paul, **nous laisser dépouiller de notre justice propre**, celle que nous poursuivons à travers les œuvres de la loi et l'acquisition des vertus morales⁹ : « À cause de lui, j'ai été dépouillé de tout, je considère tout comme déchets, afin de gagner le Christ et d'être trouvé en lui, n'ayant plus ma justice à moi, celle qui vient de la loi, mais **la justice par la foi au Christ, celle qui vient de Dieu et s'appuie sur la foi**,¹⁰ pour le connaître, lui, avec la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances, m'étant conformé à sa mort, afin de parvenir si possible à ressusciter d'entre les morts » (cf. Ph 3, 8-11). En définitive, « seule compte la foi opérant par la charité » (cf. Ga 5, 6), **cette foi et cette charité qui « sont dans le Christ Jésus »**¹¹ (cf. 1 Tm 1, 14) et auxquelles il nous conduit par un chemin

comme il (le grain de sable qu'elle est) désire d'être réduit à rien, d'être inconnu de toutes les créatures, pauvre petit, il ne désire plus rien, rien que l'OUBLI..., non pas les mépris, les injures, ce serait trop glorieux pour un grain de sable. Si on le méprisait, il faudrait bien le voir. Mais l'OUBLI !... Oui je désire d'être oubliée, et non seulement des créatures, mais aussi de moi-même, **je voudrais être tellement réduite à néant que je n'aie aucun désir...** La gloire de mon Jésus, voilà tout ; pour la mienne, je la lui abandonne (...) » (LT 103).

⁸ Comme Thérèse l'a si bien enseigné, la sainteté ne consiste qu'en cela : accepter de voir notre néant et trouver notre joie dans notre impuissance elle-même pour nous recevoir tout entiers de l'amour gratuit de Dieu : « Alors rangeons-nous humblement parmi les petites âmes qu'il faut que le bon Dieu soutienne à chaque instant ; dès qu'Il nous voit bien convaincues de notre néant, il nous tend la main (...). Oui, **il suffit de s'humilier, de supporter avec douceur ses imperfections. Voilà la vraie sainteté !** » (LT 243.)

⁹ Dans le Sermon sur la montagne, le Christ nous avertit que nous pouvons être tentés de nous glorifier par rapport à notre vie de « charité » confondue avec la générosité humaine, par rapport à notre vie de prière vécue comme une performance spirituelle, par rapport à notre ascèse, à tout ce que nous pouvons faire pour nous élever par la maîtrise de nous-mêmes. D'une manière générale, on peut dire qu'est particulièrement dangereux le terrain des exercices, des œuvres qui se voient, mais les vertus morales elles-mêmes peuvent être aussi le lieu d'une secrète complaisance et auto-justification. Ainsi le Pharisien de la parabole se glorifie non seulement de « jeûner deux fois la semaine » et de « donner la dîme de tout ce qu'il acquiert », mais aussi de ne pas être « voleur, injuste, adultère » (cf. Lc 16, 11-12).

¹⁰ « En effet, par la Loi (qui donne la connaissance du péché) je suis mort à la Loi (à la justice qui vient de la loi), afin de vivre pour Dieu (et non pour moi-même, pour ma propre gloire) : je suis crucifié avec le Christ (dans cet anéantissement qu'est le dépouillement de toute justice propre) ; je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi. Je n'annule pas la grâce de Dieu : car si la justice vient de la Loi, c'est que le Christ est mort pour rien » (cf. Ga 2, 19-21).

¹¹ Il est bon de nous en convaincre chaque jour davantage comme cherche à le faire saint Jean de la Croix : « Pour dresser la joie à Dieu en les biens moraux, le chrétien doit remarquer que la valeur de ses bonnes œuvres, jeûnes, aumônes, pénitences, etc., ne consiste pas tant en la quantité et en la qualité, qu'en l'amour de Dieu avec lequel il le fait ; et qu'elles sont d'autant mieux qualifiées qu'elles sont faites avec un plus pur et plus entier amour de Dieu et qu'il prétend d'elles moins d'intérêt de joie, de goût, de consolation et de louange, en cette vie et en l'autre » (*La montée du Carmel*, liv. II, chap. 27). Néanmoins, cette perception – si précieuse soit-elle pour éviter de trop nous leurrer – ne

d'humilité et de mort à nous-mêmes. Aussi bien, « sachant que l'homme n'est pas justifié par la pratique de la Loi, mais seulement par **la foi de Jésus Christ**, nous avons cru, nous aussi, dans le Christ Jésus, afin d'obtenir notre justification par la foi du Christ et non par la pratique de la loi (...) » (cf. Ga 2, 16).

3. Entrer progressivement dans la sagesse de la Croix

Ainsi, au fur et à mesure que nous nous unissons plus intimement au Christ par la foi, en nous laissant conduire par lui sur un chemin d'humilité au travers, notamment, de l'expérience de notre misère et de notre péché, nous laissons l'œuvre du salut s'opérer en nous et à travers nous. Autrement dit, si nous croyons au Christ¹² dans notre vie concrète, le Père pourra manifester « l'extraordinaire richesse de sa grâce » (cf. Ép 2, 7) en nous et à travers nous, pauvres pécheurs : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » (Cf. Jn 11, 40.) Il le pourra parce que nous mettrons « par le Christ » (cf. 1 P 1, 21) toute notre foi et notre espérance en Lui (cf. Mc 9, 23) – comme Abraham qui, « espérant contre toute espérance, crut et devint ainsi père d'une multitude de peuples » (cf. Rm 4, 18) —, le laissant déployer sa puissance dans notre faiblesse (cf. 2 Co 12, 9). Nous pourrions dire, alors, comme saint Paul : « C'est de grand cœur que je me glorifierai surtout de mes faiblesses afin que repose sur moi la puissance du Christ. C'est pourquoi je me complais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les détresses, dans les persécutions et les angoisses endurées pour le Christ ; car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort »¹³ (cf. 2 Co 12, 9-10).

peut remplacer le chemin de mort à nous-mêmes, à notre ego, qui nous permettra de réellement vivre d'amour.

¹² Croire au Christ, adhérer à son mystère, nous laisser pénétrer par sa vérité. Croire qu'il est mort et que Dieu l'a ressuscité, et qu'Il peut nous ressusciter avec lui.

¹³ Tel est l'aboutissement de notre chemin de foi au Christ. Il y a là **une sagesse de la Croix** qui pourrait transformer radicalement notre manière de voir et de vivre les choses. Cette sagesse est folie pour le monde (cf. 1 Co 1, 23), c'est-à-dire pour notre « moi », et elle sera toujours une épreuve pour notre pauvre nature humaine. Saint Paul lui-même a mis du temps avant de pouvoir la comprendre et la vivre vraiment. Il y a tant d'obstacles à ce que nous puissions réellement, du fond de notre cœur, nous complaire dans nos faiblesses. Nous sommes tellement inquiets, nous avons tellement peur de lâcher prise, nous avons tellement besoin d'être rassurés sur nous-mêmes... Ce ne peut être qu'un long chemin, jusqu'à ce que nous puissions accepter de voir notre misère et notre néant, et plonger dans la confiance et l'abandon.